



« Plutôt que d'espérer une 'prise de conscience' comme on se plairait à espérer une 'prise de la Bastille', je crois qu'il est beaucoup plus sérieux de trouver des lieux à habiter, des lieux où inviter, dans lesquels la responsabilité soit rendue possible. »
Philippe Gruca.

Pouvons-nous compter sur une « prise de conscience » ?

Face à la question des « blocages psychologiques », pouvons-nous compter sur une prise de conscience des questions écologiques (ou politiques) ? Quels sont les éléments qui pourraient susciter une telle prise de conscience ou, pour rester dans le même registre, un « déclic » ? Par Philippe Gruca.

Les vitrines brillent, les publicités caressent de promesses, les rues sont nettoyées la nuit. Où est le problème ?

Disons-le tout de suite : la métaphore du « déclic » est tout de même peu judicieuse ! La psyché humaine n'est ni un circuit électronique au sein duquel des informations viendraient se heurter à des *résistors*, ni une quelconque machine. Mais une fois que nous avons dit cela, restent ces questions : une prise de conscience peut-elle avoir lieu ? Quelles en sont les conditions ?

Incompréhension
Il y a trois ans, j'ai organisé, avec

l'aide de quelques personnes, un festival baptisé « échos logiques » au cours duquel nous avons projeté le film *We Feed the World* dans la ville de Massy, en banlieue parisienne. On pouvait y voir, entre autres choses fort intéressantes, à quoi ressemble un élevage de poulets en batterie - un élevage du même type que ceux qui approvisionnent tous les supermarchés de la ville. Ce qui m'avait intéressé dans ces projections, toutes suivies de discussions avec les personnes présentes, c'était précisément ceci : que fasse *trruption* dans leur quotidien un peu de ce à quoi ils sont liés, de ce à quoi ils participent, de ce qu'ils soutiennent par leurs achats ; et qu'ils s'aperçoivent - tout comme j'avais moi-même pu m'apercevoir notamment grâce à ce

film - ce qu'est, au juste, ce contenu de leur achat. Pour le dire de façon plus brève, j'espérais de leur part une *prise de conscience*.

Une amie d'enfance, venue à la toute première projection, m'a dit avoir été particulièrement choquée par les images qu'elle a vues ; elle en avait certes « entendu parler », de ces conditions d'élevage, mais être contrainte d'en subir un aperçu durant ces quelques scènes, cela avait été difficilement supportable. Il est clair que si ce documentaire était passé à la télévision, elle n'aurait pas eu l'idée de passer délibérément une si mauvaise soirée, et si par un quelconque hasard elle était tombée sur un tel passage lors de sa diffusion, elle n'aurait pas hésité bien longtemps à *zapper* ou à quitter la pièce.

Lorsque, deux mois plus tard, nous nous revoyons, elle me confie ceci : « Écoute, pendant trois semaines, je n'ai plus mangé de viande. Et depuis, bon... j'en remange comme avant ». Ah.

Mon intention n'avait pourtant pas forcément été d'encourager le végétarisme. Décourager de l'achat de toute « production » industrielle, oui, certainement. Et en tous les cas, *faire voir* ce qui ne se donne pas habituellement à voir lorsque l'on fait ses courses. Mais quel effet avait alors eu sur elle cette projection ? D'imprimer une image répulsive suffisamment forte pour qu'à chaque occasion qui s'est présentée à elle, le refus de manger du poulet industriel - ou toute autre viande - prenne le dessus sur l'envie d'en prendre, jusqu'à ce vingt-et-unième jour ?

Je ne comprenais pas. Pour moi, on prenait conscience de quelque chose ou on n'en prenait pas conscience, mais en accédant à la compréhension d'une chose, et on ne pouvait pas tout bonnement la « décomprendre » en trois semaines !

« Loin des yeux, loin du cœur »

Je suivais alors l'enseignement de Michel Tibon-Cornillot - de loin de ce qui se fait de plus original et de plus inspiré à l'EHESS -, qui avait choisi de distribuer lors de son cours un article du journal *The Independent*, dans lequel nous apprenions, atterrés, l'existence d'une « soupe plastique » grande de deux fois la taille des Etats-Unis, agglomérée dans l'océan Pacifique.

Bien entendu, ce « *Great Pacific Garbage Patch* » ne venait pas de nulle part ; il était de toute évidence le résultat du mode de vie que nous menions ici, et l'océan en était la destination-poubelle. Ce qui m'avait alors le plus frappé, et qui m'a depuis beaucoup donné à réfléchir, c'était l'inscription qui se trouvait sur la petite carte illustrant la circulation des déchets plastiques ; on pouvait y lire « *Out of sight, out of mind* ». Cette expression anglo-saxonne est le plus souvent traduite en français par « Loin des yeux, loin du cœur », mais elle signifie littéralement ceci : « Hors de la vue, hors de l'esprit ».

Mensonge par omission

Vous rentrez chez vous, votre femme vous accueille avec le sourire et sa bonne humeur habituelle, et se

met à vous parler du temps qu'il fait dehors ; elle a juste oublié de vous dire que vos trois enfants se sont noyés dans l'après-midi. C'est cela, le *mensonge par omission* : non pas le fait que vous soit annoncé quelque chose de faux, mais le fait que la vérité ne vous soit précisément pas dite, que ne vous soient pas donnés les éléments essentiels à l'élaboration d'une image fidèle de la réalité. En cela, toute la vie moderne, majoritairement urbaine, peut être assimilée à un permanent mensonge par omission.

C'est ainsi que la grande majorité des sociologues tombent dans le panneau (ou, plutôt, sont induits en erreur par l'absence de panneaux) en nous disant que nous vivons aujourd'hui dans des sociétés « post-industrielles » parce que, sur le territoire qu'ils fréquentent, les industries, les ouvriers et la culture ouvrière qu'ils ont pu observer trente ans plus tôt ont disparu. Or les usines sont tout simplement délocalisées, et c'est désormais avec des ouvriers chinois et indiens que nous nous trouvons à *faire société*.

Même effet d'optique pour les économistes, qui nous parlent d'une « dématérialisation de l'économie » et qui nous expliquent que « l'économie » est, en effet, devenue « virtuelle » grâce à Internet. Comment leur en vouloir ? Peu d'entre eux doivent faire de la plongée sous-marine et avoir l'occasion

d'observer les gigantesques *pipelines* qui traversent les océans, peu doivent avoir déjà visité ces *data centers* qui s'étalent sur des hectares entiers, peu doivent avoir déjà rendu visite à des ouvriers qui, chaque jour, travaillent à l'extraction des matières qui permettent la fabrication des ordinateurs, peu d'entre eux doivent avoir déjà passé leurs vacances dans l'une de ces décharges où aboutissent les déchets informatiques acheminés par des cargos débordants venus des pays industrialisés.

Tous prennent cependant bien soin d'orthographier l'Occident avec une majuscule, sans voir, une fois de plus, que partout ailleurs il s'écrit chaque jour avec un grand A.

Tension

Je ne sais pas si les murs ont des oreilles, mais il est bien certain qu'ils sont bavards. Et les nôtres ne se gênent pas pour nous dire chaque jour que « tout va bien ». Les vitrines brillent, les rues sont nettoyyées la nuit, les publicités caressent de promesses, les intérieurs sont bien chauffés. Nos *gated cities* sont propres et bien gardées. Où est le problème, où est-il ?

Le psychosociologue Leon Festinger a appelé « dissonance cognitive » la situation de notre psyché lorsque se mettent à l'habiter deux croyances contradictoires. De ce sentiment d'inconfort, nous tendons inconsciemment vers un état de stabilité, d'apaisement, vers un état dans lequel cette tension puisse être résolue. C'est précisément ce qui s'est

Nous ne fréquentons pas le nucléaire, mais des boutons, des interrupteurs, des écrans et des voitures bientôt « propres »



Philippe Gruca réalise une thèse de philosophie à l'université de Bordeaux, intitulée « L'échelle de la responsabilité », à partir de la pensée de Günther Anders.

Il est très facile de ne pas penser du tout à ce qui se joue en dehors de notre cadre de vie



L'obsolescence de l'homme

L'opus magnum de Günther Anders, paru en 1956, a été publié en français presque un demi-siècle plus tard, en 2002, en coédition Ivrea / Encyclopédie des Nuisances. Sous-titré ainsi : « Sur l'âme à l'époque de la deuxième révolution industrielle », il aborde avec une pertinence qu'il est rare de trouver dans les publications actuelles la question des médias (« Le monde comme fantôme et comme matrice »), de la technologie (« Sur la honte prométhéenne ») ou plus spécifiquement encore sur l'énergie atomique (« Sur la bombe et les causes de notre aveuglement face à l'apocalypse »). Le second tome de ce chef-d'œuvre paraîtra en France au début de l'année 2011, aux nouvelles éditions Fario et, comme le premier tome, dans une traduction de Christophe David. Philippe Gruca.

passé avec mon amie, et c'est ce qui se passe chaque fois que nous prenons connaissance avec indignation des conditions de notre mode de vie et de ses conséquences.

Nous avons affaire à un conflit entre l'image que nous nous faisons de notre société - image chaque jour structurée par notre monde à l'entour - et celle, immensément moins glorieuse, que suscitent les livres, les reportages ou les documentaires qui se donnent pour rôle de *rapporter* un peu de réalité entre nos murs. Tout ceci procure inévitablement une certaine tension, laisse entrevoir la crainte de ne plus être sur la même « longueur d'ondes » que les autres. Pour la conscience, le risque à prendre n'est pas des moindres : comprendre que notre cadre de vie est profondément *irréaliste*, qu'il n'est pas à l'image de ce que nous faisons du « reste du monde », voilà qui s'accorde mal avec la poursuite de la routine.

Que fait alors la conscience ? Deux choix s'offrent à elle : ou bien elle intègre les informations nouvelles, et veille à ce que cette intégration soit conséquente - c'est-à-dire qu'elle se traduise en des actes ; ou bien elle refoule ces informations, s'en accommode tant bien que mal, et nous fait « éviter d'y penser ». Mais la conscience ne joue pas à pile ou face, et dire que le rapport de force est hautement inégal serait encore peu dire : que valent vingt minutes d'images animées contre des journées, des semaines, des mois et des années entières au cours desquelles nous nous mouvons dans des espaces qui n'ont que peu à voir avec cette désagréable intrusion ? Rien, ou presque.

Ces quelques minutes au cours desquelles s'étaient invitées quelques-unes des coulisses de son quotidien - sous une forme par ailleurs déjà rendue présentable, puisque aplatie et inodore -, mon amie était tout simplement parvenue à les *oublier*.

Distance et empathie

Un autre psychosociologue, Stanley Milgram, a lui mené entre 1960 et 1963 une expérience restée célèbre, et qui eut tout de suite un fort retentissement car elle rejoignait les questionnements sur les horreurs nazies et la manière, dont elles avaient pu être commises par d'innombrables hommes et femmes ordinaires.

Au moyen d'une petite annonce passée dans un journal local, portant soi-disant sur une expérience ayant pour but d'étudier la mémoire, Milgram et ses associés faisaient venir des personnes dans un laboratoire où les attendait un dispositif bien particulier. À l'arrivée, aux côtés d'autres personnes prétendument venues au même titre qu'elles (et qui étaient en fait des acteurs), on leur expliquait que cette expérience consisterait à étudier l'effet de la punition - en l'occurrence, des chocs électriques infligés à celui qui jouerait le rôle de l'élève - sur la mémorisation. Un tirage au sort (évidemment truqué) plaçait alors le « sujet naïf » dans le rôle

de l'enseignant, devant un tableau de commandes allant de 15 volts à... 450 volts ; et l'élève sur une chaise électrique.

Contrairement à toutes les attentes - en particulier, à celles de ses collègues qui ne prédisaient pas plus d'un pourcent de personnes qui iraient jusqu'à infliger trois fois de suite 450 volts à leur victime -, deux tiers des personnes sont en fait allées jusqu'au bout de l'expérience de Milgram.

Il y aurait beaucoup à en dire, et beaucoup de conclusions en ont été tirées, mais nous pouvons retenir, pour ce qui nous intéresse ici, que dans d'autres variantes de l'expérience, où l'isolation (visuelle et sonore) entre la victime et le bourreau était diminuée, et leur proximité augmentée, on a pu systématiquement observer une empathie plus forte du second envers le premier, et ainsi constater un nombre à chaque fois plus faible de personnes allant jusqu'au bout.

La corrélation entre distance et empathie y est manifeste, et il serait bien dommage de ne pas faire le lien avec la réflexion sur ce que sont nos sociétés si étendues qu'on ne croise jamais le regard de ceux qu'on affecte, tellement bureaucratisées qu'on entretient, avec les innombrables personnes avec lesquelles nous faisons société, un rapport toujours indirect.

Qu'y a-t-il avant le caddie et après la poubelle ?

Nous ne fréquentons pas le nucléaire : nous fréquentons des boutons, des interrupteurs, des écrans et des voitures bientôt « propres ».

Entre nos mains, ne se retrouvent que les éléments de la part infime des circuits s'étalant sur des milliers de kilomètres, et dont nous ne savons que ce que l'image de « suggestion de présentation » de l'emballage, la publicité du « produit » et son aspect propre nous en disent. Nous voyons au mieux un employé s'approcher, pour les remplir, des étagères d'un « rayon » donné, et un éboueur repartir avec les déchets qui en résultent.

Hors du segment entre le caddie et la poubelle, entre le robinet et la chasse d'eau, s'active tout un monde que nous ne connaissons pas mais qui, pourtant, permet celui qui nous est relativement familier.

Homo hubris ou homo humilis ?

« Faire connaissance avec sa société », ou bien « Vers des villes réalistes », voilà des slogans qui pourraient marcher, pourrions-nous finir par penser. Organiser des voyages de classes vers les usines et les décharges, afin que nos enfants prennent mieux conscience des choses et puissent faire les bon choix, ne serait-ce pas une bonne idée ? Ou bien, comme ce journaliste britannique, Fred Pearce, se lancer dans un tour du monde (voire plusieurs !) pour voir de plus près comment sont fabriqués son « ticheurte » ou son téléphone portable.

Allons-donc, dirions-nous ensuite ; comme une pieuvre plongée dans un aquarium exigu qui

(Suite page 37)

étendrait chacun de ses bras afin d'attraper ce qui se trouve alentour, il suffit de rendre plus juste notre vision des choses en lisant plus, en se tenant mieux au courant, en récoltant des connaissances sur tout ce qui se situe hors de notre environnement et dont nous dépendons. Non ?

Pourquoi ne pas rejoindre David Hawkins dans son appel à un « bénévolat écologique », c'est-à-dire énoncer, à chaque repas, la provenance des aliments devant soi afin d'atteindre par l'esprit des territoires trop lointains pour notre corps (voir *l'Ecologiste* n° 25) ?

Pourquoi ne pas acquérir, tous, la « pensée complexe » à laquelle nous invite Edgar Morin ? Pourquoi ne pas « débrider son cerveau » avec l'aide de Tony Buzan ? Et pourquoi ne pas se faire installer des implants électroniques pour vivre un peu plus à l'aise dans nos sociétés prométhéennes ?

Arrêtons là un instant nos propositions, et reconsidérons-les une par une. N'est-ce pas à une curieuse vision de nous-mêmes que nous faisons référence lorsque nous réfléchissons ainsi - une vision dont est absente toute notion de limite ? Plutôt que de chercher à courir toujours plus vite, à se grandir par des connaissances qui nous permettraient d'être à la hauteur de nos *macrosociétés*, à s'augmenter au moyen de la technologie pour voir par-delà les périphériques, ne faudrait-il pas plutôt reconnaître les limites de l'homme ?

L'élasticité de l'imagination

Günther Anders, qui passait son temps à déplorer notre défaut d'imagination, pressentait toutefois qu'il était inutile d'attendre trop de nos capacités ; il était pour lui indispensable d'admettre que « l'élasticité de notre imagination » présente bien certaines limites, et des limites bien certaines. C'est avec lui un autre *penseur de l'humilité*, Kirkpatrick Sale, qui nous rapproche d'une solution au problème de l'impossible représentation de nos sociétés grandioses : peut-être faudrait-il envisager de les organiser à une échelle qui nous convienne, à une échelle où nous puissions comprendre et percevoir ce dont nous dépendons ?

Pour les personnes agglomérées en ville, la « question écologique » est un simple sujet de discussion, et elles commencent généralement à la prendre au sérieux lorsqu'elles sont elles-mêmes, dans leur quotidien, affectées par une pollution visuelle, olfactive, sonore, ou lorsqu'elles s'aperçoivent que leur santé (ou celle de leurs enfants) est affectée par la dégradation de leur environnement. Autrement dit, ce qui constitue pour elles - et pour chacun d'entre nous - un problème, ce qui dérange en premier lieu, ce qui empêche de détourner le regard, ce sont d'abord les *nuisances*.

Or, on pourrait dire en une formule que la vie dans

nos sociétés moderne, et la manière dont elle évolue, se caractérise justement par la maximisation du rapport entre *l'internalisation des commodités* et *l'externalisation des nuisances*. Et s'il est difficile d'imaginer ce qui se joue en dehors de notre cadre

de vie, il est en revanche très facile de ne pas y penser du tout. C'est pourquoi je crois que tant que seront absents de ce cadre les éléments sur lesquels la conscience puisse avoir prise, il est inutile d'espérer une quelconque « prise de conscience ».

Ainsi, plutôt que d'espérer cette dernière comme on se plairait à espérer une « prise

de la Bastille », un *putsch* de la raison qui prendrait les commandes de nos corps pour les faire agir de manière enfin responsable, je crois qu'il est beaucoup plus sérieux de trouver des lieux à habiter, des lieux où inviter, dans lesquels la responsabilité soit rendue possible. « Le champ de blé dans le champ de vision », en voilà la condition. Je te l'accorde, cher lecteur, il faudrait sans doute trouver un meilleur slogan pour cela, alors en attendant, je propose ce modeste principe : « *Enchâsse la société dans ton quotidien !* »

Quant à mon amie, elle travaille depuis chez Total et, aux dernières nouvelles, l'ambiance dans son équipe est « sympa » et les conditions confortables. ■

La solution ? Habiter dans des lieux où la responsabilité soit rendue possible

Bibliographie

- Matthieu Amiech et Julien Mattern, *Le cauchemar de Don Quichotte. Sur l'impuissance de la jeunesse d'aujourd'hui*, Castelnau-le-Léz, Climats, 2004.
- Günther Anders, *Nous, fils d'Eichmann*, Paris, Payot & Rivages, 1999.
- *L'Obsolescence de l'homme*, Paris, Ivrea / Encyclopédie des Nuisances, 2002.
- *Hiroshima est partout*, Paris, Seuil, 2008.
- Philippe Gruca, « La notion d'échelle humaine chez Kirkpatrick Sale », in *Implications philosophiques*, revue en ligne, 2009 et « Le principe immanence », in *Entropia* n° 8, Lyon, Parangon, 2010.
- Michel Guet, *L'infini saturé*, Lyon, Atelier de création libertaire, 2008.
- Stanley Milgram, *Soumission à l'autorité*, Paris, Calmann-Lévy, 1974, réédité en 1994.
- Fred Pearce, *Les tribulations d'un consommateur ordinaire qui se prenait pour un écolo exemplaire*, Paris, La Martinière, 2010.
- Kirkpatrick Sale, *Human Scale*, New York, Coward, McCann & Geoghegan, 1980.



Le Moi assiégé

Les crises économiques et écologiques provoquent des réactions de repli sur soi qu'analyse le sociologue Christopher Lasch (1932-1994). « L'espoir de voir l'action politique humaniser progressivement la société industrielle a cédé la place à une volonté de survivre au naufrage collectif [...] » écrit-il dans la préface. Hédonisme, consumérisme, développement personnel : Narcisse a remplacé Prométhée ! L'auteur appelle à l'urgente nécessité de se relier au territoire, pour se réapproprié l'avenir. *Le Moi assiégé*, Climats, 2008, 269 pages.